

Qiang Dong



Rêves étrange(r)s

Qiang Dong est né en Chine en 1967, et depuis 1993 il écrit en français.

Poète (*L'Autre Main*, *Bleu de Chine*), calligraphe (*Un rêve pour toutes les nuits*, *Actes Sud Junior*), traducteur, il partage désormais sa vie entre la France et la Chine, où il est professeur de littérature française à l'université de Pékin.

C'est sous la forme de récits de rêves que ce spécialiste de Michaux explore le territoire où les frontières de la personne se brouillent. Dans ce dehors si intime que chacun porte au fond de ses nuits, se dit une forme d'étrangeté, qui, en vertu d'un beau paradoxe, désigne aussi la substance de notre identité la plus insaisissable, là où se font, se défont et se fondent le vrai et le faux, le réel et l'irréel, la pensée et le monde.

A LA QUESTION : “En quelle langue rêves-tu ?” j’ai souvent envie de répondre : en langue des rêves. Mais l’habitude de “recomposer” les rêves en français, une langue qui n’est pas la mienne, m’a donné l’impression particulière de rendre ces rêves plus irréels, plus évanescents. Pourtant je tâche d’y lire une certaine vérité. Depuis le jour où j’ai quitté mon pays, ces rêves étrange(r)s m’accompagnent, fidèlement, partout où je me trouve, doublant ma vie avec un mécanisme troublant de parallélisme parfait.

Ces rêves sont souvent si denses, si réels, et surtout semblent tellement réalisés sous le grand jour, que le vrai et le réel ne les surpasseraient pas en intensité, que le vrai vire-rait vite vers leurs revers.

Longtemps, j’ai cru qu’ils ne sont que fruits d’un phénomène passager, consubstantiel à ma vie d’exil. Mais non, je retourne au pays, et ils me suivent comme une mère étrangère qui ne délaisse pas son enfant adoptif.

Deux laiderons

Je suis dans un lieu neutre, sorte de salon au milieu d’une maison qui n’a pas de fenêtre, et je croise une vieille dame curieuse, au visage redoutable, d’une extrême laideur, et qui donne pourtant l’impression d’être sympathique. Elle est assise au milieu et s’écrie : “C’est fou Dostoïevski, c’est fou Dostoïevski...” Sur le mur, quelqu’un a dessiné, avec un stylo, une femme nue qui ouvre grand son sexe, et en bas est écrit : “Pratiquer UFO.”

Un professeur tient un drôle de séminaire, au bord d’un étang. Les élèves sont des personnes assez âgées, mais qui ne sont pas encore à la retraite. Le raisonnement du professeur est on ne peut plus tordu. Lorsqu’il aboutit à sa conclusion, une sorte de moquerie au sujet d’un homme politique, l’audience se disperse dans l’hilarité générale.

S’ensuit une scène de natation, où l’on cherche partout des maillots de bain, tout en regardant les autres déjà dans l’eau. Une fois maillot trouvé, une fois plongé dans l’eau, on nage avec une rapidité surnaturelle qui m’étonne et m’effraie. L’eau est boueuse, aux reflets noirs. Vers les rivages, la noirceur s’épaissit et l’eau, s’assombrissant, crée des ondes de plus en plus condensées, tout comme des plis de tissu. Au cours de cette nage, une angoisse grandit, de peur que l’eau ne devienne tissu, que la terre désormais ne soit plus accessible.

Pourtant, une immense tente triangulaire se trouve sur l'autre rive, qui abrite de curieuses personnes, dont une femme, extrêmement laide, qui refuse toute invitation de la part des hommes, qu'il s'agisse d'invitations à la danse, ou d'offres d'emploi, en répétant: "Mais je suis si laide, mais je suis si laide" en se cachant le visage. Partout ailleurs des gens gueulent des chansons de karaoké, et les brouhahas couvrent bientôt cette déclaration de la laideur. Quelqu'un demande dans la foule: "Personne ici ne sait chanter l'opéra?" La question résonne au-dessus des têtes de la foule. Je m'entends dire: "Mais je le sais." Le laideron me barre le chemin et dit aux musiciens de ne pas envoyer la musique. Furieux, je fais des va-et-vient dans un long et curieux couloir.

Et j'ai envie de dire aux musiciens: "Un air d'opéra, s'il vous plaît. On le réclame et je sais le chanter", et vers le laideron: "Vous qui refusez tout, de quoi mêlez-vous?"

Mais une sorte de sécheresse à la gorge, et la peur qu'on ne me laisse finalement pas chanter, me réveille.

Vol au-dessus d'un lac

Dans un mystérieux jardin, vivent des femmes aux formes bizarres. Et il s'y passe des choses terribles. Un homme est au courant de tout cela et y entre dans l'espoir d'en savoir plus. Lorsque les femmes arrivent pour essayer de l'encercler et de l'attraper (parmi ces femmes, il y a le profil d'une certaine A. D., une actrice française en vogue en ce moment), je m'aperçois que cet homme est en fait moi-même. Il court. C'est-à-dire que je cours. Et bientôt je quitte le sol. Etonné par l'acte, conscient tout de même vaguement que c'est un don inné, un don *dû à moi*, je m'élève de plus en plus haut et survole bientôt une vaste étendue d'eau. Immensité.

Après un long moment de vol, j'aperçois au loin la longue digue d'un lac. Le lac est sous une pluie qui lui donne une beauté exquise et qui pourtant ne mouille pas mon corps. Je m'approche de la digue toujours en m'envolant et aperçois une île à ma droite, tandis qu'à ma gauche je vois trois personnes aux formes très étranges qui m'attendent dans l'eau. Deux adultes et un garçon. Tous bouffis, élastiques, mais une grande partie de leurs corps et de leurs têtes a gardé la forme humaine, ce qui fait que je les identifie finalement aux êtres humains. M'apercevant que je m'approche irrévocablement d'eux, j'ai un moment de frayeur en frôlant l'eau.

L'un des deux adultes dit au garçon: "Accueille bien *l'oncle*." Et je disparaiss dans l'eau, en même temps que je sors du rêve.

Dans un relais, affrontement avec un chien

Je suis en voyage. Le soir, je me trouve, par manque de chambre d'hôtel, seul dans un immense appartement, dans un bâtiment à part, isolé des autres voyageurs. Il me semble que je me réveille, à cause d'une envie d'aller aux toilettes, et je m'aperçois que l'électricité est coupée. Dans le noir, je réussis à sortir une boîte d'allumettes du fond d'un sac. Pour aller aux toilettes, je frotte les allumettes les unes après les autres, car les latrines ne se trouvent pas à l'intérieur de la chambre, mais au bout du couloir. L'allumette, une fois le feu éteint, devient un petit fil rouge, et éclaire pourtant assez bien pendant un long moment. C'est ainsi que je réussis à traverser un long couloir. Avec les mêmes allumettes, je finis par trouver le papier de toilette et, comme si mon côté enfantin était aussi réveillé, j'approche une allumette de mon sexe pour voir le curieux effet d'ombre chinoise qu'il fait sur le mur, comme pour prouver que je suis vraiment un adulte.

Quelques lumières qui brillent m'attirent et malgré des aboiements de chiens dans le noir, qui me donne l'impression d'être dans un château encerclé, je sors du bâtiment. Dans le noir, les maisons des habitants, en béton, grises, paraissent aussi douces qu'un temple tibétain. Je regarde à travers les grilles et, tout de suite, un gros chien noir, qui baisse la tête comme un homme sournois, aboie et court vers moi. Entre moi et lui, il y a deux grilles et deux portes. Le chien s'approche du grand portail et finit par entrer. Je le regarde, mi-effrayé, mi-amusé. Il continue avec un pas assez nonchalant et toujours la tête baissée, avec une feinte indifférence. Ne connaissant rien sur les chiens, je tiens la porte tout en l'observant. Il s'arrête et, avec une indifférence encore plus grande, marche lentement vers une voiture garée. Je suis sur le point de me moquer de mon manque de courage et de reprendre le souffle, quand, avec tout son élan, il réapparaît derrière la voiture. Cette fois-ci, il est beaucoup plus près de moi et de la porte que je tiens, ayant fait un petit tour à l'abri de la voiture. Je m'empresse à fermer la porte avec un grand fracas et l'idée que je pourrais casser sa tête avec cette porte en fer me réveille.

L'incident de la carte d'identité

On discute dans un appartement. Je traite quelqu'un d'infâme. Et j'entends un homme qui dit dehors : "Vous n'êtes pas moins infâme !" J'aperçois à travers la porte à demi ouverte la lueur d'un poignard qu'il tient à la main. Une sorte de panique me prend et je sors du bâtiment par la fenêtre, en glissant sur les murs, évitant de tomber. Dieu merci, je touche le sol dur. Je marche avec bonne humeur et je croise sur le chemin une équipe d'ouvriers qui travaillent. Le travail consiste à recouvrir un fleuve avec des plaques en béton cimenté pour en faire une autoroute. Il ne reste plus qu'un espace étroit entre les plaques, par lequel j'aperçois de l'eau qui coule. De l'eau puissante et claire. Je m'entends dire : "Tiens, voilà du progrès." J'entends dire un contremaître à un ouvrier : "Emmène-le plus loin, à l'endroit resté comme avant." Je me trouve tout de suite dans un vieux quartier où un ancien cinéma passe un film américain (avec John Travolta ?). Je m'entends dire alors : "Ou bien un beau film ou bien un beau paysage." C'est là que je rencontre deux flics qui me demandent de montrer ma carte d'identité. Je souris, car je ne l'ai pas avec moi, mais je suis sûr qu'ils le comprennent, que c'est normal que je n'aie pas de carte, que j'aie tout simplement oublié de l'avoir sur moi : tout ça est dû à cette histoire de poignard et je ne suis sorti que pour me promener un peu.

Ils m'emmenent vers une agence de police locale. Je les suis sans inquiétude, sûr qu'ils comprendront.

Ils me torturent tout de même et mon corps tremble sous le courant électrique. L'un d'entre eux s'acharne dans son exécution et je lui dis, toujours en riant, qu'il y va un peu trop fort : "Regarde un peu, comme je tremble sous le choc électrique !"

Mais l'histoire se complique et l'on ne me laisse toujours pas partir. Un homme, en costume rigide, une sorte de chef des geôliers, m'interroge toujours, et je me vois réduit en un petit morceau sombre et gris, qui recule, tout en m'élevant. Il s'élève lui aussi, et à côté de nous deux se dresse un mur blanc aux tuiles noires. Il (l'ombre noire) s'approche de moi, et s'amuse à un moment à marcher sur les tuiles. Hélas, il tombe, et tout d'un coup, des soldats surgissent de partout, et sans d'autres formes de procès, l'attrapent et enlèvent son costume de responsable. Je l'entends protester : "Je suis innocent." Trop tard ! La métamorphose a déjà eu lieu. Je ressens une espèce de regret, quand je vois apparaître devant moi un autre homme, avec un costume exactement identique.

En même temps, le mur s'agrandit et s'élargit...

Quatre phases d'un rêve

La première phase est dominée par une course en cheval. Un beau cheval, robuste, blanc, qui s'avance très vite, et je me souviens des coups de fouet que je lui assène sur le derrière. Dans un bref moment de conscience, je me suis posé la question sur ce que cela voulait dire d'être sur un cheval rapide dans un rêve. Sans réponse, et déjà c'est la deuxième phase :

Dans une grande maison qui donne sur une grande route, je me trouve avec quelques amis. A un moment, il est question de sortir dehors et de se mettre en ligne pour recevoir un cortège, avec une bière où reposerait la mère d'un ami, décédée. De cette partie du rêve je n'ai retenu que la route vide, déjà remplie de cette triste nouvelle.

Ensuite, il y a une sorte d'embuscade. Il y a un traître, et un héros. Le héros est une statue représentant un homme à demi agenouillé, qui se met soudain à bouger. Son ennemi principal ainsi que l'ennemi de tous est le traître qui aurait pu exterminer sans difficulté tout le monde dans la maison. La bataille a eu lieu pourtant et immédiatement. Et je me vois en train de mettre une balle dans un fusil, pendant que l'ennemi-traître me vise déjà. Mon coup de feu part tout de même et la balle de l'ennemi me touche aussi, mais sur un bouton de veste seulement, et le bouton renvoie la balle ! Dans la hâte de voir si le traître est mort, je me penche en avant et me réveille.

C'est dans la troisième phase que je vois une grosse somme d'argent (sous forme de jetons) sur une table. Tout semble dire qu'elle m'appartient. Et moi, je n'en suis pas très sûr. Mais l'argent reste sur la table, pendant que les autres passent à côté. C'est là que je vois un géant, qui se tient debout, dos au mur. Je fixe de mes yeux la casquette sur sa tête, qui touche presque le plafond. Le corps énorme se met à bouger, sans que la casquette bouge, ce qui me surprend, et je vois déjà que c'est un homme de taille normale qui s'approche de moi, avec à son côté un ami à moi... Et je me réveille, fasciné par cette transformation d'un géant à casquette immobile en un homme de taille ordinaire.

Peu de temps après, arrive la quatrième phase : je fouille toutes les boîtes à lettres, dans un immeuble assombri ; les boîtes montent jusqu'au plafond. Quelqu'un descend cahin-caha un escalier, et de peur d'être pris pour un espion, je prends la poudre d'escampette. Mais ma ceinture commence à se défaire et mon pantalon baisse et m'entrave. Il baisse jusqu'aux genoux. Tout en sachant que je susciterai d'autant plus de soupçon dans cette tenue, auprès

des gens de la rue, je cours comme je peux. Mon ombre s'allonge au soleil pendant que le pantalon me serre de plus en plus. Je pouffe de rire. Le rire me réveille, totalement, à une heure avancée par rapport à mes habitudes.

(Hier, en rentrant dans mon immeuble, j'ai vu deux hommes cachés derrière la porte, à côté des boîtes à lettres et qui dissimulaient quelque chose à mon entrée. Ils m'ont dit bonjour et sont sortis précipitamment de l'immeuble, par la porte que j'avais ouverte en quelque sorte pour eux. J'ai remarqué que dans la paume de la main de l'un il y avait une liasse de billets. C'est en ouvrant ma boîte à lettres que je me suis dit que ce devaient être deux voleurs qui se partageaient leur butin. Quand je rouvris la porte, je ne vis plus personne et le chemin devant l'immeuble me parut extrêmement long.

Je ne sais s'il y a un lien entre cet incident et ce long rêve à épisodes. En tout cas, en chinois, "expliquer" et "dénouer", c'est le même verbe (*jie*). On dit "dénouer" une ceinture tout comme on dit "dénouer" une énigme ou "expliquer" une énigme : *shi ran er jie*.)